

# **L'engendrement étagé des formes verbales du français selon Maurice Toussaint (1936-2010)**

Francis TOLLIS  
Université de Pau et des Pays de l'Adour

En 1983, Maurice Toussaint, disparu en 2010, a publié *Contre l'arbitraire du signe* (1983a), fruit de recherches étalées entre 1957 et 1972<sup>1</sup>. Néanmoins, ni à l'époque ni maintenant, cet engagement presque militant en faveur d'une conception analogique du signe ne lui a apporté la notoriété. Pire même, cet ouvrage a beau être apparemment épuisé, son contenu à contre-courant des options structuralistes encore en vigueur l'a plutôt marginalisé, probablement parce qu'il en vient à remettre en question des acquis quasiment institutionnalisés.

Parallèlement, Toussaint a progressivement mis sur pied une approche du langage très originale, qu'il a finalement désignée comme *neurosémantique épistémique*. Fondamentalement enracinée dans la psychomécanique de Gustave Guillaume, elle a tout spécialement pris son départ à sa théorie de la chronogénèse, que Toussaint a critiquée avant d'en proposer un dépassement (TOLLIS, 2014a : chap. 3 et 2014b).

Sans vouloir entrer dans le détail de ses démonstrations, l'accent sera principalement mis ici sur la manière dont il rend raison de la différence entre les formes du mode « quasi-nominal » de la terminologie guillaumienne, à savoir l'infinitif et les participes, et celles de l'indicatif. Certes, ce n'est là que l'un des systèmes morpho-

---

1. 1983a : p. 12-13, 20 et 25-26.

grammaticaux sur lesquels il a testé son modèle ; mais, outre qu'il a initialement servi de rampe de lancement à sa théorie, il offre l'avantage de s'appliquer à une réalité linguistique dont l'approche guillaumienne est relativement bien connue.

En préambule, cependant, un rapide détour sera fait par les paris épistémologiques et les hypothèses de départ de Toussaint<sup>2</sup>.

## 1. INTRODUCTION : LA DOUBLE HYPOTHESE DE LA NEUROSEMANTIQUE EPISTEMIQUE<sup>3</sup>

*Le sens, enraciné dans l'action et la perception,  
prend la forme cyclique du retournement cognitif*  
(Toussaint 1997a : p. 430)

La *neurosémanique épistémique* de Toussaint repose sur deux paris cumulés. D'une part, elle fait l'hypothèse que les processus d'engendrement du sens verbal, tenus pour isomorphiques entre eux, partagent une même forme oscillatoire, seuls variant les paramètres de leurs oscillations (2007a : § 0). D'autre part, elle aligne ce modèle commun sur celui de la cognition dans la configuration génétique qu'en a proposée Piaget.

### 1.1 Un même modèle génétique oscillatoire pour tous les systèmes linguistiques

En rattachant la production aussi bien que la réception-interprétation du langage à des processus opératifs<sup>4</sup>, Toussaint a tout d'abord fait de ce principe la véritable pierre angulaire de sa théorie.

Mais en plus, n'ayant retenu aucun des trois avatars de l'idéalisme présents dans la psychomécanique de Gustave Guillaume<sup>5</sup>, en matérialiste convaincu il s'est trouvé conduit, par postulat, à accorder au langage un soubassement neuronique.

En cela, il estimait d'ailleurs n'avoir fait que généraliser cette part de matérialisme qui se trouve aussi chez Guillaume (TOUSSAINT 2010 : p. 38-41a), avec la caution de trois (plus un) passages de ses

2. De TOLLIS, on peut voir : sous presse, ainsi que à paraître (2014a, 2014b et 2014c).

3. Ce point figure également dans TOLLIS à paraître (2014d et à paraître).

4. 2004 : p. 110 ; voir aussi 1967 : p. 98, notamment, et TOLLIS, 1991 : § II.2d, p. 87-94.

5. Il s'agit en fait du spiritualisme idéaliste, du face-à-face de l'homme et de l'univers, et du tenseur binaire radical, rejeté pour son unidirectionnalité sans rebroussement.

écrits. Car il est arrivé à ce dernier de mentionner « la partie matérielle de la pensée » (GUILLAUME 1929 : p. 121), d'évoquer l'aide que sa théorie pourrait apporter « aux neurologues et aux neurochirurgiens » (1967 : p. 99, § 6.2) et d'annoncer le rôle qu'il attribuait, après lui, aux matérialistes (TOUSSAINT 1972 : p. 73 ; 2010 : p. 41b). En outre, dans ses inédits il a au moins une fois fait dépendre la pensée d'un certain « chimisme psychique » (en exergue dans VALETTE 2006 [2001] : p. 97).

Ce postulat l'a incité à voir dans les mouvements de pensée mis en avant par Guillaume des phénomènes (matériels) d'ordre cortico-cérébral, et à faire de la dimension sémantique de cette activité une réalité physique de même nature<sup>6</sup>, les signifiés *émergeant* aux différents moments de ces opérations (1995b : p. 150). Ainsi, conformément à l'hypothèse fondamentale de la psychomécanique, ils ne sont pas directement ni *a priori* saisissables, car ils ne sont ni tout faits, ni accessibles, ni disponibles, ni utiles au locuteur tant qu'il n'en a pas réalisé la (re)construction dans le moment même de son besoin expressif. Ignorant tout des coordonnées spatiales de leur représentation, et s'appuyant alors sur leurs coordonnées temporelles, Toussaint suggère de poser que leur état de définition est proportionnel à la durée du processus qui les a successivement engendrés (1983b : p. 108).

## 1.2 Un modèle analogue à celui du développement de la cognition selon Piaget

Par ailleurs, du Guillaume tardif, celui des conférences des années 1959-1960, Toussaint a conservé le principe de « l'isologie des mouvements en pensée et des mouvements physiques » (VALETTE 2006 [2001] : p. 241 ainsi que p. 98, 109 et 113-114)<sup>7</sup>. À partir de ce principe, mais plus radicalement, il a aligné la construction du langage sur le processus de démarrage et de progression de la cognition dans la conception psychogénétique qu'en a proposée Piaget, posant ainsi l'existence de « connexions entre les aires sensorielles, les aires motrices, et l'engrammation des signifiés » (1983a : p. 120). D'après Piaget, dans les deux premières années de sa vie cognitive le jeune

6. « [...] en psychomécanique, [...] la structure, qui a gardé son sens latin de "construction" est du monde des corps : elle s'inscrit dans le temps » (1983b : p. 112). Voir encore 1995a : 18a, 2009 : p. 181 et TOLLIS 2008b : p. 133, § 2.1.

7. En plein structuralisme et chez quelqu'un qui, par ailleurs, avait explicitement justifié l'arbitraire du signe linguistique, souligne Toussaint, c'était déjà novateur.

enfant (socialisé) passe par deux paliers. Nourrisson, il subit d'abord la domination des objets, êtres et choses qui l'entourent, sans parvenir à les différencier de son activité propre (TOUSSAINT 1983b : p. 45-46). Encore soumis à l'objet, il n'est alors que *protosujet*, une ébauche de sujet qui, en tant que tel, ne saurait construire, en fait d'objet, qu'un *protoobjet* uniquement saisi de manière perceptuelle (1989 : p. 46) : bref, dans cette phase de différenciation cognitive minimale on n'a affaire qu'à une connaissance en quelque sorte « égocentrique », de type phénoménologique<sup>8</sup>. C'est seulement au terme de quelque dix-huit mois que, échappant à l'attraction des choses et des êtres, le jeune enfant en viendra à concevoir l'objet délié de sa perception concrète, autrement dit dans sa permanence, lorsque objet et sujet se révèlent désormais pleinement autonomes et souverains<sup>9</sup>.

Plus explicitement, des deux modes cognitifs caractéristiques des deux phases successives du stade sensori-moteur, de cette volte-face entre sujet et objet en interaction que suggère Piaget, Toussaint croit retrouver la réplique homologique dans la construction générale du langage comme dans la structuration des systèmes grammaticaux qu'il intègre (1989 : p. 45 et 46 ; 1990 : p. 11-12 ; 1995b : p. 159 ; 2004 : p. 118, § 2.3.1) :

[Le conflit, la] volte-face épistémique que le modèle cyclique fait voir me semble la figure archétypale de la cognition. C'est dire que dans cette optique les fondements du langage ne sauraient être que perceptuels, sensori-moteurs, physiologiques.

(1995c : p. 159 ; voir aussi 2004b : p. 118, § 2.3.1)

Bref, au sein des inversions d'ordre neurosémantique qu'il a mises au jour dans leur analyse,

[...] la langue a la forme de la connaissance. [...] la langue, complexe opératif, a la forme de la cognition, la forme de l'adaptation. S'adapter, c'est-à-dire, *se définir* dans l'interaction entre soi et un milieu, c'est osciller.

(1992 : trad. p. 113)

8. « La thèse phénoménologique insiste sur l'idée que le sens est d'abord expérience et expression, qu'il doit être perçu et incarné avant d'être (éventuellement) élaboré conceptuellement. À ce titre elle entre en contradiction avec les sémantiques conceptualistes et "objectivistes" habituelles » (CADIOT 2012).

9. « L'état protoobjet-protosujet qui ne différencie pas "encore" pleinement, *au plan de la constitution des systèmes*, un monde objectivé d'avec un sujet, est celui du corps, du corps de l'expérience perceptuelle, avant tout kinesthésique, alors que la perception visuelle est propice à l'objectivisme » (TOUSSAINT 2005 : p. 347).

Côté psychologie et côté linguistique on a donc deux phases. 1) un stade phénoménologique ou empiriste, l'ordre proto-objet – protosujet (o – s), faiblement contrastés : le monde advient, sans plus, et l'extérieur informe l'intérieur. 2) un stade rationaliste, l'ordre sujet / objet (S / O), nettement contrastés : le monde est saisi dans une certaine représentation de lui-même, et c'est l'inverse ; car

tout se passe comme si l'oscillation neurosémantique avait un pôle empiriste et l'autre rationaliste et était par conséquent isomorphe au système nerveux central, cet ectoderme envaginé [...].

(2007b : p. 130)

Par la mise en scène et la mise en œuvre de l'inversion de deux couples formant chiasme, le langage parvient ainsi à construire un duo d'éléments pareillement inverses : dans le premier, ces éléments demeurent solidaires, avec le second ils deviennent complètement autonomes.

On le voit déjà en français, sur le plan syntaxique de la détermination du nom par l'adjectif. Lorsque ce dernier est antéposé, on reste dans le cadre de la protodétermination : lui-même demeure protoadjectif, et le nom protosubstantif. Qu'on les commente en termes impressifs ou en termes ensemblistes, les effets résultants de cette première configuration tiennent tous au manque d'autonomie des deux éléments adjoints : le protoadjectif tend à se fondre et à se dissoudre dans le protosubstantif, si bien qu'« un *heureux poète* n'est pas forcément un homme heureux ». Dans le cadre de la détermination (authentique), en revanche, leur désolidarisation fait de ces mêmes éléments un authentique substantif (antéposé) et un authentique adjectif (postposé), si bien qu'« un *poète heureux* est un poète *et* un homme heureux »<sup>10</sup> (1989 : p. 40 et 42-44).

Ainsi donc, sur la base du « constructivisme dialectique » de Piaget, dans les années 1980 Toussaint a précisément logé la bipolarité des structures linguistiques dans la forme même de

---

10. Entre les systèmes du genre et de la détermination adjectivale, « l'isomorphie est totale ». De même, dans le cas de la détermination, « avant que ne soit construit le couple masculin – féminin [« pris généralement pour premier »], se forme le couple proféminin – protomasculin définissant le protoggenre. Chaque langue stabilisant un état plutôt qu'un autre ». Par ailleurs, poursuit Toussaint, l'adjectif – c'est ce « qui lui confère le pouvoir de s'appliquer à un nombre variable d'objets différents » – et le féminin ont en commun d'être des mouvements allant du particulier au général – à l'inverse du masculin et du substantif, respectivement (1989 : p. 42 et 43).

l'intelligence sensori-motrice au titre de « remplissage symbolique » (1997a : p. 424). Autrement dit, en voyant dans leur oscillation la matrice préverbale du langage, lieu d'accueil des systèmes linguistiques, en retrouvant en chacun d'eux les deux pôles diamétralement opposés de la cognition ainsi conçue, et, au-delà, de toute activité d'apprentissage, il intègre les opérations linguistiques dans l'ensemble des autres opérations humaines, de l'adaptation à la maîtrise intellectuelle<sup>11</sup>. Mais en plus son modèle lui semble présenter l'avantage d'être doté d'une bonne « généralité », dans la mesure où il fait apercevoir dans la production et l'interprétation du sens « un processus cérébral fondamental » (2003 : p. 346 ; 2007b : p. 127 et 130). À ses yeux, c'est l'installation de cette structure épistémique qui serait responsable du fonctionnement des structures linguistiques isomorphes telles qu'il les a présentées :

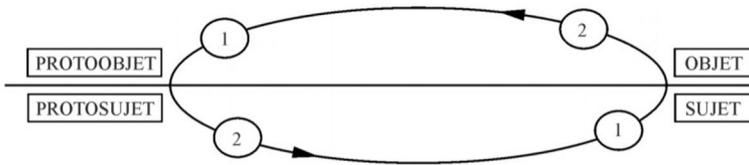


Figure 1 (2003 : p. 347)

## 2. DE GUILLAUME A TOUSSAINT : VERS UN AUTRE MODÈLE

Pour caractériser Toussaint au regard de Guillaume, on pourrait sans exagérer parler de dépassement dans la fidélité (TOLLIS, 2014a : chap. 3, et 2014b). D'une part, il a préféré un matérialisme radical à toute forme d'idéalisme. D'autre part, récusant la séparation postsaussurienne entre langue et discours, il a adopté une démarche continuiste qui systématise la dimension énonciationniste de la psychomécanique. Enfin, partant des propositions analytiques de son inspirateur, il s'est orienté vers un modèle explicatif différent. Guillaume avait mis en avant un modèle de nature bitensionnelle ;

11. « Une théorie de la grammaire [...] contient une théorie de la connaissance, dans la mesure où le langage porte les marques structurelles de sa propre acquisition [...] » (1990 : p. 12). « Le modèle cyclique nous invite à voir dans la structuration du langage les empreintes du sujet et de l'objet épistémiques » (1989 : p. 47). Voir 1973 : p. 223, 1992 : p. 113, 1995a : p. 20-21, 1995c : p. 159, 1997a : p. 424, 1997b : p. 185.

Toussaint lui a substitué un modèle oscillatoire. Il l'évoque lui-même comme la conjonction de deux tenseurs inverses aboutissant à l'inversion de deux couples d'inverses, modèle qu'il a cru trouver en germe dans la chronogenèse de Guillaume, même si ce dernier, n'en exhumant généralement que la dernière partie, n'a parfois rendu raison que d'une moitié des systèmes qu'il étudiait – c'est notamment le cas avec l'article – : « Il s'ensuit que l'unité du sens ne réside plus dans une bitension mais dans une oscillation » (2005 : p. 342).

En conséquence, celle-ci n'est pas assimilée, comme chez Guillaume, au balayage de l'espace compris entre « les bornes de l'universel et du singulier ». « Dans les termes d'une épistémologie génétique inscriptible dans le biologique », chaque système présente successivement deux « états extrêmes » : au pôle de différenciation ou d'hétérogénéisation minimale, il livre d'abord des éléments sans discrétisation bien affirmée, et ensuite seulement, au pôle inverse de différenciation ou d'hétérogénéisation maximale, des éléments plus aboutis porteurs de dichotomisations tranchées (2005 : p. 342-343 ; 2010 : p. 40a ; 2012 : p. 253-255).

En français, bien des systèmes sont analysables de cette manière. Quoique très souvent mis en avant dans la psychomécanique et par tous ceux qu'elle a pu, même furtivement, tenter, celui de l'article sera sollicité ici. Guillaume et ses successeurs en ont proposé une systématisation dynamique ordonnée qui fait de *un*, comme constructeur de particularité, l'antérieur de *le*, comme constructeur de généralité : soit donc le binôme  $un \rightarrow le$ . Mais en fait, même si avant Toussaint personne ne s'en est souvent avisé, cet ordre convient uniquement pour les substantifs dits comptables, c'est-à-dire des objets *stricto sensu*. Pour les autres, en effet, les protoobjets<sup>12</sup>, c'est le binôme inverse  $le \rightarrow un$  qui s'impose, l'exemple du terme *beurre* suffit à le prouver. D'où la conclusion de Toussaint : avec son tenseur binaire radical, Guillaume n'a finalement couvert qu'une partie seulement du système dont l'entièreté doit se décliner sous l'espèce d'une inversion de deux couples inverses ainsi distribués : la paire  $le \rightarrow un$  pour « le pôle proto-le proto-un [...qui] saisit le dense, le générique des discrets », puis la paire  $un \rightarrow le$  (2003 : p. 337) pour « le pôle [*un / le ... qui*] saisit le discret » (2007b : p. 127<sup>13</sup>) :

12. « Protoobjets les noms de solides, liquides ou gaz, c'est-à-dire, au plan perceptif, de "choses" n'ayant pas de contour propre ; mais aussi, entre autres, ceux qui sont dits abstraits et les emplois dits génériques des objets » (2003 : p. 338, n. 18).

13. L'original indique « le pôle *le / un* », mais il ne peut s'agir ici que d'un lapsus. Cela est confirmé dans 1992 : p. 110 et 112, 2002 : p. 433-434 et 435, 2003 :

		> <
Chez Guillaume :	$\emptyset$	<i>un</i> → <i>le</i>
Chez Toussaint :	(proto-) <i>le</i> → (proto-) <i>un</i>	+ <i>un</i> → <i>le</i>

Figure 2

### 3. UNE RÉINTERPRÉTATION DE LA THÉORIE PSYCHOMÉCANIQUE DE LA CHRONOGENÈSE

Le système verbo-temporel français avait fait antérieurement l'objet d'une analyse homologue de Toussaint. Dans son optique, ce dernier fait des modes « des états de construction, de représentation du temps grammatical », et des états qui, au fur et à mesure que celle-ci progresse livrent des formes de plus en plus abouties, de mieux en mieux définies. La comparaison d'un participe passé et d'un passé de l'indicatif, par exemple, est là pour le montrer :

Le premier dit le passé par rapport au passé, au présent ou au futur, soit une définition on ne peut plus générale. Le second n'exprimant le passé que par rapport au présent est, au contraire, une représentation apportant un maximum de particularité.

(1983b : p. 109)

En effet, comme Guillaume l'avait établi à sa manière en regroupant l'infinitif et les participes dans le mode qu'il a rebaptisé quasi-nominal, cette première phase génétique livre des « proto-formes » peu différenciées, et pour cette raison « prototemporelles » (1995b : p. 151) : *prendre, prenant, pris* se limitent, dans la continuité, à désigner différentes phases d'un même événement (1992 : p. 112), « les deux bornes d'une même action » (2002 : p. 433) ; elles restent dépourvues de toute capacité à distinguer et à opposer des époques, et n'ont d'autre pouvoir que d'opérer une distinction d'aspect (quelque chose comme le temps intérieur aux événements), et rien d'autre.

Dans cette construction, il y a donc trois moments, et pour ce qui est des modes les plus écartés (on néglige ici, en II, le subjonctif, qui se trouve en situation intermédiaire) : I) une première phase élémentaire et imparfaite au cours de laquelle, *pris*, le dernier des

---

p. 337-338, 2004 : p. 115-116 et 122, 2005 : p. 342-343, 2007b : p. 127, 2010 : p. 39b-40a et 2012 : p. 253-254.

participes, se révèle, au-delà de *prenant*, l'opposé et l'inverse de *prendre* ; III) au-delà du subjonctif, une troisième et ultime phase d'élaboration plus poussée et aboutie fait s'affronter (*je*) *pris* et (*je*) *prendrai*, de leur côté, de part et d'autre de (*je*) *prends*. Au total, avec les formes extrêmes de chaque trio, cette morphogenèse offre l'inversion organisée d'un couple d'inverses, et du même coup la construction de mieux en mieux réussie du sujet. Au départ, à peine ébauché et simple (proto)sujet encore dominé par le temps, il a le simple statut de repéré – pas d'époques, pas de conjugaison, pas de marque personnelle encore. À l'arrivée, en bout de course, mieux installé dans son statut, il parvient enfin à repérer temporellement les événements en même temps qu'il permet la discrimination par personnes opposables (1995b : p. 151 ; 2007a : p. 415-416, § 2), ce dont sont incapables les protoformes, les formes subjunctives intermédiaires se situant à mi-chemin.

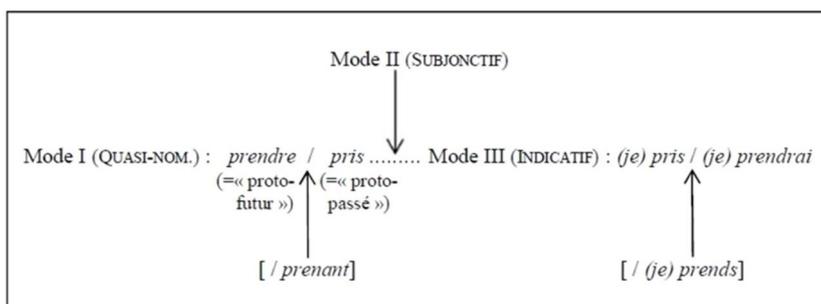


Figure 3

On voit ainsi que cette progression sémantique s'accompagne d'une spectaculaire progression syntaxique. En effet, en III les formes indicatives se montrent à la fois possibles et complètes, en I la séquence *\*il venant* demeure impossible, et en II *il vienne*, possible, reste une forme incomplète tant que le verbe n'est pas introduit par une conjonction (*ibidem*). Les formes des stades I et II doivent leur défektivité syntaxique à leur état d'inaboutissement. En effet, dans la plupart des parlars romans<sup>14</sup>, le mode quasi-nominal reste complètement fermé à la variation personnelle. Quant au subjonctif, c'est sa qualité d'« antérieur “chronogénétique” de l'indicatif » qui l'amène à requérir discursivement « un élément sémantique régissant

14. Parmi les parlars romans, le portugais au moins est à mettre à part, dans la mesure où il dispose de deux infinitifs dont l'un se conjugue par personnes.

(intonation, locution ou lexème verbal de la proposition principale) », un élément de nature lui-même antériorisante (1983b : p. 110<sup>15</sup>).

Dans le cadre du système verbo-temporel, en I le « temps impliqué » guillaumien est analysé comme du prototemps dominant un protosujet : « pas ou peu de conjugaison et impression temporelle “descendante” » (2012 : p. 260), car « c’est le pôle du temps subi » (1997a : p. 430, § 3). C’est au terme du système seulement, en III, qu’on recueille ultérieurement d’authentiques « valeurs temporelles » *stricto sensu* (2005 : p. 343) : « la relation s’inversant, un sujet *stricto sensu* domine du temps *stricto sensu* ; impression temporelle “ascendante” » (2012 : p. 260 ; voir aussi 1997a : p. 430, § 3).

#### 4. CONCLUSION

En rendant compte de chaque système en ces termes, dans l’ensemble verbo-temporel français Toussaint a fait le départ entre deux sortes de formes : celles de la phase phénoménologique, initiale, minimalement différenciées, et à l’autre pôle celles de la phase terminale qui livre l’état extrême. Pour lui, les premières renvoient à « l’état épistémique ordonné “protoobjet-protosujet” » entremêlés plus que réellement opposables, qui ne saurait livrer que des entités linguistiques relativement indéterminées et floues. Cet état, qui

ne différencie pas « encore » pleinement [...] un monde objectivé d’avec un sujet, est celui du corps, du corps de l’expérience perceptuelle, avant tout kinesthésique, alors que la perception visuelle est propice à l’objectivisme (2005 : p. 347) :

il n’assure pas la totale domination du sujet sur l’objet. Les dernières formes, elles, renvoient à l’état ultérieur inverse « sujet / objet », bien séparés et opposables en raison de la domination du sujet (2005 : p. 344).

---

15. Voir aussi 2003 : p. 332, n. 4, 2004 : p. 112-113.

BIBLIOGRAPHIE

- CADIOT, Pierre, 2012 : « Éditorial », *La Tribune internationale des langues vivantes*, 52-53 (*Linguistique et phénoménologie du langage*), p. 4.
- JACOB, André, 1970 : *Les Exigences théoriques de la linguistique selon Gustave Guillaume* (1967), Paris, Klincksieck (« Études linguistiques » 10), 292 p.
- TOLLIS, Francis, 2014a : *Introduction à la neurosémantique épistémique de Maurice Toussaint*, Limoges, Lambert-Lucas.
- 2014b : « Gustave Guillaume relu par Maurice Toussaint : filiation revendiquée, réévaluation critique et exploitation originale », *Studii de Știință și Cultură [Études de Science et de Culture, Universitatea de Vest « Vasile Goldiș » din Arad (Roumanie)]*, X/2 = 37 (*Perspectives psychomécaniques sur le langage et son acquisition. Actes du XIII<sup>e</sup> Congrès de l'Association internationale de psychomécanique du langage*, Naples, 20-22 juin 2012), p. 179-188.  
<<http://www.revista-studii-uvvg.ro/images/stories/37/17.Tollis.pdf>>.
- 2014c : « La neurosémantique épistémique de Maurice Toussaint (1936-2010) : une théorie cognitivo-énonciative inspirée de Gustave Guillaume (1883-1960) », *Synergies Europe, Revue du GERFLINT (Groupe d'études et de recherches pour le français langue internationale)*, 9 (*Énonciation et neurosciences cognitives*, Abdeljlil Eliman éd.), p. 45-70.  
<<http://gerflint.fr/Base/Europe9/tollis.pdf>>.
- 2014d : « La métaphore revisitée : Le processus métaphorique selon la neurosémantique épistémique de Maurice Toussaint (1936-2010) », *Publif@rum [Gênes] (Les Avatars de la métaphore, Elisa Bricco et alii éd.)*, mis en ligne le 11/05/2015.  
<[http://www.farum.it/publifarum/ezine\\_articles.php?art\\_id=319](http://www.farum.it/publifarum/ezine_articles.php?art_id=319)>.
- à paraître : « Une approche dynamique des cas originale dans la neurosémantique épistémique de Maurice Toussaint (1936-2010) », *Travaux du Cercle linguistique d'Aix-en-Provence (CLAIX) 25*, Presses universitaires de Provence.
- TOUSSAINT, Maurice, 1973 : « Linguistique et épistémologie » (1971) [Présentation et critique de Jacob 1970], Kalbotyra [Vilnius], 24/3, p. 220-230.
- 1983a : *Contre l'arbitraire du signe*, préface de Michel Arrivé, Paris, Didier-Érudition (« Linguistique » 13), 141 p.
- 1983b : « Du temps et de l'énonciation », *Langages*, 70 (*La Mise en discours*, Herman Parret éd. [Contributions au colloque « Langage et signification » d'Albi de juillet 1982]), p. 107-126.
- 1989 : « Un modèle neurosémantique pour l'enseignement et l'apprentissage de la grammaire », *Études de linguistique appliquée*, 74, p. 37-50.
- 1990 : « Éléments d'épistémologie linguistique à la lumière d'une neurolinguistique issue de la psychomécanique du langage », *Bulletin de*

- l'Association internationale de psychomécanique du langage*, 10, p. 10-13.
- 1992 : « Reflexiones parafilológicas sobre lo cíclico », *Glosa* [Cordoue], 3, p. 93-120.
- 1995a : « De quelques lieux de l'écriture », *Correspondance* [Revista hispano-belga, Cáceres - Bruxelles], 4 [Actes du Colloque international sur « La escritura y su espacio. Dossier Michaux, Cáceres, 3-5 mai 1990, Ana González Salvador éd.], p. 9-22.
- 1995b : « Vers une théorie critique du sujet : une neurolinguistique cognitive anticognitivist », *Cuadernos de filología francesa* [Cáceres], 1995-1996, 9 (*Lingüística francesa*), p. 149-161.
- 1997a : « Pour une neurosémantique épistémique », *Anuario de estudios filológicos* [Cáceres], 20, p. 423-435.
- 1997b : « Le sujet du temps », *Cahiers de praxématique*, 29 (*Le Système verbal selon G. Guillaume : Lectures critiques*, Jacques Bres éd.), p. 185-203.
- 2002 : « Lettre à Michel Arrivé ». In Jacques Anis, André Eskénazi, Jean-François Jeandillou (éds) : *Le Signe et la lettre : Hommage à Michel Arrivé*, Paris, L'Harmattan, p. 431-439.
- 2003 : « Analogiques », *Cahiers de linguistique analogique* [Dijon], 2003, 1 (*Le Mot comme signe et comme image : Lieux et enjeux de l'iconicité linguistique*, Philippe Monneret éd.), p. 331-350.
- 2004 : « Cultura y Naturaleza en neurosemántica epistémica », *Cuadernos de filología francesa* [Cáceres], 16 (*Une linguistique à la croisée des disciplines : La linguistique cognitive*), p. 105-131.
- 2005 : « Notes en vue d'une neurosémiologie », *Cahiers de linguistique analogique* [Dijon], 2 (*Un Signifiant : un signifié. Débat*, Jean-Claude Chevalier, Marie-France Delport, Maurice Toussaint éds.) p. 339-350. <<https://sites.google.com/site/cahierslinguistiqueanalogique/un-signifie-un-signifiant-debat>>.
- 2007a : « ¿ Qué puede aportar la neurosemántica epistémica a la cuestión de la metáfora ? », *Anuario de estudios filológicos* [Cáceres], 30, p. 411-422. <<http://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=2597696>>.
- 2007b : « Vers plus de cognition ». In Jacques Bres *et alii* 2007 (éds) : *Psychomécanique du langage et linguistiques cognitives*, Actes du XI<sup>e</sup> Colloque de l'Association internationale de psychomécanique du langage, Montpellier 8-10 juin 2006, Limoges, Lambert-Lucas, p. 125-132.
- 2010 : « Quand l'idéalisme ouvre des portes que ne peut apercevoir le matérialisme », *L'Information grammaticale*, 126 (*Vitalité de la psychomécanique du langage*, Olivier Soutet et Philippe Monneret éds.), p. 37-41.
- 2012 : « Le modèle sinusoïdal. Étude critique et comparative ». In Aboubakar Ouattara (éd.) : *La Linguistique de Bernard Pottier : Bilan, critiques, perspectives*, Colloque international organisé à Paris le 24

janvier 2006, Rennes, Presses universitaires de Rennes (« Rivages linguistiques »), p. 253 -271.

VALETTE, Mathieu, 2006 : *Linguistiques énonciatives et cognitives françaises : Gustave Guillaume, Bernard Pottier, Maurice Toussaint, Antoine Culioli* (2001), Paris, H. Champion (« Bibliothèque de grammaire et linguistique » 24), 316 p.